



france

L'incroyable succès du projet Voltaire

Longtemps malmenée, l'orthographe connaît un regain d'intérêt. Jeunes et moins jeunes sont de plus en plus nombreux à vouloir chasser les fautes de leurs écrits. Une tendance qui profite à une start-up lyonnaise.

Par Amandine Hirou

Dans le bus, pendant sa pause déjeuner, dans la salle d'attente du médecin, bref, dès qu'elle a un peu de temps libre, Claire plonge le nez dans son smartphone. Une énième intoxiquée à Instagram ? Une utilisatrice compulsive de Twitter ? Une accro à Candy Crush ? Non pas. Cette commerciale de 44 ans saisit toutes les occasions pour... peaufiner sa maîtrise du français, grâce à une application spécialisée, payante, appelée « le Projet Voltaire ». Plus de 5 millions d'utilisateurs – salariés, étudiants, lycéens, collégiens... – auraient, comme elle, suivi les cours en ligne concoctés par la start-up Woonoz, pionnière de l'e-learning et leader du marché de la remise à niveau en orthographe. Le principe : repérer une faute dans une phrase donnée puis comprendre et enregistrer la règle qui permettra de ne plus buter sur cet obstacle. Le tout sous forme de quiz aussi ludiques que rapides.

Lancé il y a dix ans par la société lyonnaise Woonoz, ce drôle de « pro-

jet » qui emprunte son nom au philosophe des Lumières s'adresse à tous ceux qui ont des sueurs froides au moment d'accorder un participe passé ou qui défont à la vue d'un verbe pronominal. Les bévues se nichent aussi bien dans les courriels échangés en entreprise que dans les textos, les rapports de stage, les documents administratifs, les journaux, ou encore sur les sites de rencontres, où ce défaut est souvent jugé rédhibitoire, notamment par les catégories socioprofessionnelles les plus élevées, constate Marie Bergström, chercheuse à l'Ined, dans l'article « (Se) correspondre en ligne. L'homogamie à l'épreuve des sites de rencontres » (1). « La société s'est longtemps détournée de l'orthographe, comme si la maîtrise de celle-ci était devenue secondaire. Mais, depuis quelques années, cela commence à changer », observe Pascal Hostachy, cofondateur du Projet Voltaire.

Lorsque l'entrepreneur lance son idée, en 2008, épaulé par un comité



d'experts, le vacillement progressif de la langue de Molière est encore un non-sujet. Sauf du côté de l'enseignement supérieur, où l'on s'inquiète des conséquences de cette dérive et où l'on commence à sonner l'alerte. « Notre langue natale est le siège de notre pensée. L'appauvrir, c'est appauvrir son pouvoir de réflexion et sa capacité d'émancipation », souligne Pascal Hostachy, au diapason de toute une confrérie de linguistes, de professeurs de lettres et autres sentinelles qui veillent sans relâche au respect de la langue française. Plus surprenant, la prise de conscience est aussi venue d'entreprises mues par un intérêt plus prosaïque. « Des études ont démontré que de simples fautes d'accord pouvaient avoir un impact sur leurs résultats financiers, raconte Bruno Dewaele, champion du monde d'orthographe, qui collabore au Projet Voltaire. Dans des échanges commerciaux, par exemple, un message truffé de fautes peut générer de la défiance, car un vendeur peu rigoureux dans le maniement de la langue risque de l'être également dans la pratique de son métier. »

Petit à petit, la demande grandit. Le chiffre d'affaires de Woonoz, qui compte désormais plus de 100 salariés, décolle. Jusqu'à atteindre près de 6,5 millions d'euros en 2017 (avec une progression de 62 % entre 2016 et 2017). La force du projet ? Proposer un nouveau mode d'apprentissage, loin du traditionnel cours magistral dispensé par un enseignant armé de mots jugés barbares par des générations d'élèves traumatisés. Surtout, l'appli s'adapte au niveau de chaque candidat et à son profil de mémorisation. « La machine repère les points faibles de chacun pour mieux cibler les exercices et y revenir autant que nécessaire », confirme Bruno Dewaele.

UN SUJET TABOU

Valérie (2), chargée d'accueil pour la société Valophis Habitat, a découvert cette formation dans le catalogue proposé par sa direction des ressources humaines. « Le correcteur d'orthographe automatique atteint vite ses limites et ne suffit parfois pas à vous sauver la mise. J'avais besoin de reprendre certaines bases », explique cette quinquagénnaire qui hésite à aborder le sujet avec ses collègues. « Autant on peut assumer le fait de suivre des cours de langues étrangères, autant il y a un véritable tabou autour de l'orthographe. Même si énormément de personnes sont concernées, peu l'admettent. C'est dommage », regrette-t-elle. Très assidue, elle s'entraîne une quinzaine de minutes par jour sur l'application, échange avec un coach sur Skype une heure trente par semaine et consulte régulièrement des manuels spécialisés – plusieurs maisons d'édition ont flairé le filon et proposent des méthodes « certifiées conformes » au Projet Voltaire. Car, pour Valérie, l'échéance approche. En avril prochain, elle passera un examen qui validera ses compétences.

Au même titre que les Toeic ou Toefl – qui attestent le niveau d'anglais –, il est en effet possible de décrocher un « certificat Voltaire », après avoir déboursé 59,90 euros dans un des 1200 centres agréés. A ce jour, près de 200 000 personnes l'auraient déjà validé. Certaines écoles de commerce, d'ingénieurs ou de communication conditionnent même la délivrance de leurs diplômes à l'obtention d'un score minimal. « La certification Voltaire est clairement un plus sur le CV de nos étudiants



FREDERICK POUR L'EXPRESS



lorsqu'ils cherchent du travail. Nous avons fixé la barre à 700 points [sur un total de 1000]. Ce qui correspond à un très bon niveau », juge Caroline Fleury, responsable des études de l'Ecole W, à Paris, spécialisée dans le journalisme et la communication. Les formations moins littéraires s'y mettent aussi. Marie-Ange Maysou-nave, directrice pédagogique de l'ICS Bégué, qui forme aux métiers de la finance, de l'audit et de la gestion, se dit effarée par le niveau en orthographe de certains étudiants. « Bien que j'enseigne la compta ou la finance, il m'est arrivé de leur faire faire moi-même des dictées. Beaucoup de nos étudiants sont en alternance et l'on se heurtait aux retours négatifs de leurs tuteurs », déplore la jeune femme.

Le genre de témoignage très courant dans le supérieur, qui récupère, après le bac, des élèves victimes de la baisse du niveau en grammaire et en orthographe. D'après un rapport de la Direction de la prospective du ministère de l'Éducation, le taux d'erreurs d'enfants de CM2, évalués en 1987 et en 2015 sur une même dictée, aurait augmenté de 59,6 %. Le succès des sociétés de formation privée comme le Projet Voltaire va inévitablement de pair avec ce constat d'échec flagrant de l'Éducation nationale.

« Aujourd'hui, même les enseignants font des fautes! On s'aperçoit que les modalités de leur recrutement reposent de moins en moins sur leur capacité à écrire correctement », s'alarme Michel Fayol, auteur de *L'Acquisition de l'écrit* (PUF). L'école se heurte à un autre casse-tête : la baisse du nombre d'heures consacrées à l'apprentissage de l'orthographe. Or, il n'y a pas de secret, pour que les règles deviennent des automatismes, il faut s'entraîner encore et encore. « Mes élèves de collège n'ont que quatre heures de français par semaine, je ne peux donc pas consacrer plus de deux heures hebdomadaires à l'étude de la langue »,



FRED PEALTY POUR L'EXPRESS

soupire Véronique Marchais, professeur de français. Membre du collectif Sauver les lettres, elle pointe aussi les effets nocifs du travail « par séquences » souvent mis en avant dans les Ecoles supérieures du professorat et de l'éducation (Espe). Le principe consiste à aborder un point précis d'orthographe au hasard de l'étude d'un texte. Là où, autrefois, on lui consacrait un cours entier.

« EN AYANT RECOURS À DES OFFICINES PRIVÉES, L'ÉDUCATION NATIONALE BAISSÉ LES BRAS »

« Catastrophique! » s'exclame Véronique Marchais. Ce n'est pas pour autant que cette spécialiste voit d'un bon œil l'implantation grandissante du Projet Voltaire dans les lycées, les collèges et même, désormais, les écoles élémentaires. Bien au contraire. « L'Éducation nationale baisse les bras, s'insurge-t-elle. Plutôt que de recourir à ce genre d'officines privées, ne devrait-elle pas nous donner les moyens,

à nous, enseignants, de redresser la barre? » Comme elle, beaucoup se disent sceptiques quant à la méthode de la société lyonnaise. « Celle-ci se base sur la "cacographie", un procédé très ancien qui consiste à corriger des phrases ou des mots volontairement incorrects. Son efficacité sur le long terme reste à prouver », estime Michel Fayol.

De plus, les automatismes acquis opèrent-ils aussi bien lorsque des élèves se retrouvent face à une rédaction et que leur esprit n'est plus focalisé sur une phrase précise? Pour certains profs, la question ne se pose pas.

Corinne Dechavanne Levée, qui travaille à la Section d'enseignement général et professionnel adapté (Segpa) du collège Jean-Baptiste-Clément, à Paris (XX^e), utilise le Projet Voltaire depuis trois ans. « Nos élèves qui ont commencé en cinquième et sont aujourd'hui en troisième ont fait de réels progrès, assure-t-elle. Ils apprécient particulièrement le côté anonyme de la démarche. Chacun s'entraîne individuellement, à son rythme. Le fait qu'il n'y ait pas de notes, donc pas de honte à se tromper, leur redonne confiance. »

Pour elle, le recours au privé n'a rien de scandaleux. « Acheter un logiciel n'est pas plus choquant que de se procurer des manuels ou des ordinateurs. De toute façon, je n'aurais pas les moyens de les faire évoluer autrement », poursuit la jeune femme, qui compte plusieurs élèves « dys » (souffrant de dyslexie, dyspraxie, dyscalculie...) dans sa section. Le Projet Voltaire travaille justement sur un nouveau programme adapté aux enfants ayant des troubles des apprentissages... que l'Éducation nationale peine, hélas, souvent à repérer. **A. H.**

(1) Sociétés contemporaines n° 104, avril 2016.

(2) Le prénom a été changé.